

"Elles seront pour ma femme ; elle les recevra par le prochain courrier."

La mère supérieure de la mission avait été témoin de ce pieux larcin. Tout en riant, elle dit au colonel :

"Ce n'est pas bien, ce que vous faites là. Vous donnez le mauvais exemple à vos hommes, en venant piller ainsi celles que vous avez à défendre."

Le colonel sourit et reprit le chemin de son camp. Le lendemain, un officier remettait à la supérieure une enveloppe cachetée. Sur la carte du colonel se lisait le motif qui lui avait fait cueillir les fleurs. Cette carte était enveloppée dans trois billets de cinquante dollars, — c'est-à-dire cinquante dollars par pensée, — et celui qui s'acquitta de ce message auprès de la pauvre petite mère des orphelins de Saint-Albert n'a pas encore oublié l'émotion que lui a causée le spectacle des larmes de reconnaissance que la sœur Grise versa à ce moment.

Quoi qu'on ait pu en dire et en écrire, le colonel Ouimet restera certainement l'un des officiers qui ont le mieux compris la situation du Nord-Ouest. Il s'est de suite mis bien avec les populations. Il a contribué, dans l'humble mesure de ses forces, à les rapprocher, à les pacifier, et la civilisation doit lui en être reconnaissante, à lui et à ses hommes. Les métis ont trouvé en lui un défenseur. Aujourd'hui même, il ne les oublie pas. Je l'ai entendu revendiquer, dans la chambre des communes, les droits oubliés de la compagnie montée des francs-tireurs de Saint-Albert. Il a si bien plaidé leur cause, qu'il leur a obtenu les terres auxquelles ils avaient droit tout comme les autres volontaires qui ont pris part à la campagne du Nord-Ouest.

M. Ouimet a joué un rôle important comme membre ministériel, et, quand les hasards de la guerre l'ont forcé à combattre dans les rangs de l'opposition, son rôle a été aussi marquant.

Dès 1879, M. Ouimet était désigné par l'opinion comme un futur ministre. Cependant les événements politiques n'ont pas permis son entrée dans le cabinet avant le mois de novembre, 1891. Il est possible que cet état de choses se fût prolongé encore, si les amis de M. Ouimet n'avaient profité de la retraite de sir Hector Langevin pour faire valoir ses droits. Ceux qui connaissent le dessous des cartes dans la partie qui s'est jouée à Ottawa depuis la mort de sir John A. Macdonald savent que le député de Laval a conduit sa barque avec une grande habileté. Quelques-uns pourront parler d'égoïsme : d'autres leur répondront qu'en politique l'égoïsme est de bonne guerre. Dans tous les cas, nous sommes dans un temps où le succès fait oublier bien des petites misères, et M. Ouimet a réussi. Le voilà ministre, — ministre des travaux publics, — à la tête d'un service où le patronage se chiffre par millions. Sans vouloir prédire en quoi que ce soit, l'auteur est bien sûr que, si M. Ouimet fait des fautes, ce ne seront pas des fautes de prudence, de patriotisme ou de droiture de caractère. Ce n'est pas lui qui se compromettrait : il a un passé inattaquable, il y tient, et il le gardera.

M. Ouimet est un lutteur de *hustings* : il a pris part à un grand nombre d'élections partielles. Orateur populaire, connaissant le peuple à fond, sa parole est simple, claire ; son raisonnement apporte une grande force de conviction.

La fortune, la clientèle l'ont favorisé. Malgré la

politique et tout le temps que cette capricieuse exige, le bureau de M. Ouimet est resté un des plus importants de Montréal.

Au milieu de ses nombreux travaux, il a trouvé le temps d'accepter la direction de la banque d'épargne et du crédit foncier franco-canadien. Il est à la tête de cette première institution depuis 1876 ; en 1886, il devenait directeur du crédit foncier.

Ces chances, ces succès, il les doit à son esprit conciliateur.

Le Monde persiste dans sa campagne contre M. Clarke Wallace. Je crois qu'il a tort. Loin d'être un fanatique et un homme médiocre, le contrôleur des douanes est un homme modéré, de bon jugement et qui a su se gagner les sympathies de la grande majorité des députés français et catholiques de la chambre des communes.

Dans la position où se trouvent les Canadiens-Français, et pour combattre le préjugé anglais et protestant, il n'y a pas, pour nos journalistes, de meilleure politique à suivre que la tolérance contre l'invective, la modération contre la violence, et la saine appréciation des hommes des autres provinces contre le mauvais vouloir qui, en certains quartiers, entoure les nôtres. En donnant l'exemple, en nous plaçant sur ce terrain élevé, nous commanderons l'attention, le respect et l'estime de tous nos compatriotes de race et de croyance différentes.

M. Tardivel déclare, dans *La Vérité*, que l'entrée de M. Clarke Wallace dans le cabinet indique sûrement que la question des écoles du Manitoba ne sera pas réglée d'une manière satisfaisante pour les catholiques. M. Tardivel croit-il que, s'il était premier ministre à Ottawa, il pourrait former une administration plus sympathique aux catholiques que l'administration Thompson ? Et, s'il était à la place de sir John Thompson, de M. Ouimet, de M. Angers, de M. Costigan, de M. Frank Smith, de M. Curran, a-t-il la prétention de croire qu'il pourrait faire plus pour nos coreligionnaires de l'Ouest que nos représentants actuels ne sont disposés à faire ?

Peu d'hommes, dans le journalisme, ont l'habitude de se préjuger autant, d'avance et sans justification, que le rédacteur de *La Vérité*. Ce n'est pas étonnant : M. Tardivel est le seul intransigeant du Canada qui se rapproche de Rochefort. Les extrêmes se touchent.

M. Costigan reste dans le cabinet, comme secrétaire d'Etat. Tout le monde en est content. Il n'y a pas, dans la politique fédérale, un homme plus aimé que l'honorable John Costigan. Sa droiture de caractère et de vues, son admirable jugement, sa haine pour tout ce qui sent l'intolérance, l'outrecuidance ou l'injustice, en ont fait le favori des masses comme de ses collègues. Personne ne réunit à un plus haut degré les brillantes qualités de l'Irlandais et du Français : heureux mélange de générosité, d'esprit, de droiture et d'habileté.

J'ai suivi de près la carrière de l'honorable ministre de la milice, M. J. C. Patterson. C'est le futur chef du parti conservateur d'Ontario en chambre. Il commande à lui seul, dans le parlement fédéral, plus de sympathies actives que tous les autres ministres d'Ontario ensemble. Il est l'ami de la province de Québec, et sur lui nous pouvons toujours compter, quand nous aurons le droit de notre côté.